

Enquête chez les structuralistes

David Dorais

Number 66, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2016). Review of [Enquête chez les structuralistes]. *L'Inconvénient*, (66), 47–49.

ENQUÊTE CHEZ LES STRUCTURALISTES

David Dorais

Les mots « et si » sont comme les deux battants du portail qui donne accès à la voie royale du romanesque. L'œuvre de Laurent Binet *La septième fonction du langage* part de la prémisse suivante : et si la mort de Barthes n'était pas un accident ? Le roman de Binet est une œuvre passionnante, véritable polar érudit où ni l'érudition ni le suspense ne sont sacrifiés. Et si, propose-t-il, en cet après-midi du 25 février 1980, Barthes n'avait pas été renversé par une camionnette de manière fortuite ? S'il s'agissait d'un acte prémédité, ayant eu pour but de lui dérober un document de la plus haute importance qu'il portait sur lui ? Si cette affaire avait des ramifications politiques ? Barthes ne revenait-il pas d'un dîner avec Mitterrand, alors candidat de gauche aux présidentielles ? Les Russes n'y sont-ils pas mêlés ? On se trouve en pleine guerre froide. Voire les Bulgares ? Le conducteur de la camionnette était bulgare. De même que le sont Kristeva, Todorov...

La proposition de Binet s'avère audacieuse : unir enquête policière et plongée dans les grandes années du Paris structuraliste. Cette dernière avenue était particulièrement périlleuse.

L'auteur aurait pu s'écrouler sous le poids des références à glisser quasi obligatoirement dans la trame de son récit. Car si l'on entreprend de dépeindre le milieu intellectuel français de 1980, il faut non seulement mentionner, mais mettre en scène Foucault (toujours souverain, même dans des saunas gais), Sollers (imbuvable de fatuité), Derrida, Lacan, Althusser, Eco, voire BHL (prêt à passer par les fenêtres pour s'immiscer dans les rencontres mondaines réunissant le gratin philosophique), en plus de lancer des clins d'œil à leur pensée. Plus encore : prouver que l'on connaît celle-ci, qu'on la comprend et qu'on sait en jouer. Le défi était de taille. Pour éviter les critiques, l'auteur devait à la fois montrer patte blanche auprès des spécialistes et ne pas faire en sorte que le lecteur moyen se sente comme un inculte. Pire, l'ennuyer.

La stratégie narrative employée a consisté à recourir au procédé que les Américains nomment « *fish out of the water* » (et qui remonte au moins aux Dante et Virgile de la *Divine comédie*) : un personnage étranger à un certain milieu s'y trouve propulsé et doit se familiariser avec lui, généralement grâce à un

guide initié. Il devient ainsi le double du lecteur, qui apprend lui aussi à découvrir ce nouveau monde. Dans *La septième fonction du langage*, il s'agit d'un policier tout ce qu'il y a de plus banal, qui aime la bière, qui vote Giscard et qui se fiche des théories structurales comme de sa première chemise. Les plus hautes autorités l'ont attiré à cette affaire de meurtre présumé. Il s'adjoint les services d'un jeune professeur de la Sorbonne à Vincennes, un gauchiste au fait de tout ce que l'esprit de finesse produit alors de plus avant-gardiste en France.

Le couple d'enquêteurs est un classique du roman policier. On pense à Holmes et Watson, à Poirot et Hastings, voire à San-Antonio et Bérurier. Rien de bien original. Mais justement, Binet se permet de badiner avec les clichés. Lorsque Bayard, l'agent de police, rencontre pour la première fois Herzog, ce dernier donne un cours sur James Bond. Il explique, avec une intelligence désarmante, comment Bond, feignant d'être un rebelle, préserve en réalité l'ordre établi au nom de Sa Majesté, et comment son matricule 007 succède au personnage de « Numéro 6 » dans la série *Le prisonnier*, qui refuse de n'être

qu'un nombre : « Autant Numéro 6 est un révolutionnaire, autant 007 est un conservateur. Le 7 réactionnaire s'oppose ici au 6 révolutionnaire. » On nage vraiment en plein structuralisme, et Binet se plaît à multiplier les clins d'œil. Tant qu'à écrire dans un genre codé, semble-t-il s'être dit, aussi bien avoir un peu de plaisir et jouer à réitérer les poncifs, toujours avec un sourire en coin, quitte à tomber parfois (et de plein gré) dans la caricature. Il fait donc voyager nos agents secrets à Bologne, à Venise, à Naples et à Ithaca dans l'État de New York. Il leur jette dans les pattes des agents japonais et est-européens, ceux-ci tuant avec des parapluies empoisonnés. Il fait même intervenir une plantureuse espionne russe déguisée en infirmière et prénommée Anastasia. L'épisode final se passe au sommet du Vésuve, alors qu'un malfrat tient en joue notre jeune héros ligoté et s'apprête à le précipiter dans le cratère du volcan.

Conscient de son travail et de ses effets, le narrateur du roman agit avec désinvolture. Il se donne la liberté d'inventer. Son « je » mutin s'imisce de temps à autre dans la diégèse pour glisser des commentaires sur ce qu'il est en train de raconter. Mentionnant qu'une scène se déroule dans un café, il indique qu'il situe celui-ci rue de la Montagne-Sainte-Genève, mais, souligne-t-il à l'adresse du lecteur (ou du narrataire, pour être plus précis) : « vous pouvez le mettre où vous voulez, ça n'a pas tellement d'importance ». Cette « voix » aime se divertir. Devant décrire un coït, elle se permet, pour renouveler un peu le genre, de le faire en termes deleuziens, parlant d'« agencement », de « corps-machine » et d'« économie du désir ». Ce que l'on perd en érotisme, on le gagne en complicité amusée avec l'auteur. Celui-ci s'offre même le luxe de plonger dans l'autoréférentialité. En effet, dans le dernier quart du roman, Simon Herzog se rend compte qu'il est un personnage de fiction. Victime d'un « mauvais réflexe structuralo-paranoïaque consistant à rechercher des motifs récurrents », il s'aperçoit des clichés qui émaillent son aventure. Visiblement, se dit-il, il est « écrit » par un

auteur qui brille par son manque d'originalité. Mais il ne risque rien, n'est-ce pas, car on ne tue pas son protagoniste, du moins pas avant la dernière page. Mais comment savoir s'il est bel et bien le personnage principal de ce livre ? Chacun ne croit-il pas être le héros de sa propre existence ? Et comment savoir combien de pages il reste au livre de sa vie ? Le narrateur de commenter plaisamment : « Simon n'est pas certain d'être suffisamment armé, d'un point de vue conceptuel, pour appréhender correctement le problème de la vie et de la



mort sous l'angle de l'ontologie romanesque. »

L'enjeu central du roman de Binet est le langage. On connaît les six fonctions classiques du langage, établies par le linguiste Jakobson : référentielle, expressive, conative, phatique, métalinguistique et poétique. Mais quelle est la septième ? Il s'agit d'une fonction qui a été entrevue par Jakobson sans qu'il lui accorde une place dans son modèle, et que l'on pourrait nommer « magique » ou « incantatoire » : une certaine utilisation du langage permettrait de le rendre invinciblement efficace. Par exemple, cette formule du nord de la Russie : « Eau, reine des rivières ! Emporte le chagrin au-delà de la mer bleue... » Il suffirait de parler pour que

ce que l'on énonce s'accomplisse. Cette septième fonction s'apparenterait à la fonction « performative » théorisée par les linguistes américains Austin et Searle. Ainsi, *dire*, ce serait immédiatement *faire*. Cet emploi pragmatique du langage octroierait le pouvoir de convaincre n'importe qui. On comprend que des politiciens français ou des puissances étrangères aillent jusqu'à tuer pour s'emparer du document qui décrit la mécanique de cette arme imbattable. Pour rendre plus crédible cette hypothèse, pour lui donner du poids et de la substance, l'auteur y greffe des événements véridiques. N'est-ce pas pour un tel document qu'Althusser aurait étranglé sa femme ? N'est-ce pas grâce à un tel document que Mitterrand aurait remporté les élections de 1981, les premières à avoir porté la gauche au pouvoir depuis les débuts de la Cinquième République ? Et ne lui devrait-on pas aussi l'accession du premier Noir à la Maison-Blanche, quelque vingt-cinq ans plus tard ? Le « et si » du roman ouvre sur une histoire parallèle, une histoire cachée, où des forces occultes et de haut rang agissent en sous-main pour influencer le sort de l'humanité. Une telle perspective donne le vertige, et ce n'est pas l'un des moindres mérites de Laurent Binet que d'arriver à déployer ce paysage souterrain hallucinant tout en restant plausible et ancré dans une intrigue policière captivante.

L'une des plus belles inventions de l'auteur est le Logos Club. Il s'agit d'une sorte de loge maçonnique dédiée à la célébration de la rhétorique. Écoutez un peu comment s'ouvrent ses rencontres : « Par les mânes de Cicéron, ce soir, je vous le dis, mes amis, il va pleuvoir de l'enthymème ! J'en vois qui ont révisé leur Aristote, j'en sais qui savent leur Quintilien, mais seraââ-ce suffisant pour surmonter les embûches du lexique dans le slalom de la syntaxe ? Croâ croâ ! » La fondation du Logos Club remonte au Bas-Empire romain. Depuis l'Antiquité, cette société secrète a réuni en Europe les plus grands esprits. Elle est dirigée par le Grand Protagonas, rhéteur hors pair. On suspecte certains papes d'avoir porté le titre. Et

au cours de l'histoire, plusieurs personnalités sont soupçonnées d'avoir fait partie de la secte, que ce soit Shakespeare, Bossuet, Raspoutine ou Churchill. Le Logos Club se consacre à la célébration de la parole. À partir d'une question pigée au hasard, des orateurs de rangs divers argumentent en un scolastique *pro et contra* et cherchent à convaincre le jury de la supériorité de leur harangue. L'enjeu est de taille : le perdant se voit couper, à froid et sur place, un doigt de la main. « Ça vaut toujours mieux que la langue », énonce solennellement le discours d'ouverture de ces soirées.

Les réunions du Logos Club constituent des morceaux d'anthologie où, pendant des pages et des pages, l'inspecteur Bayard et son comparse Herzog, et le lecteur avec eux, assistent à des joutes verbales sur des thèmes comme : « Venise est-elle classique ou baroque ? » Mais il ne s'agit là que d'un exemple d'un procédé plus vaste de mise en scène de la discussion. Car l'édifice entier du roman se place sous l'emblème du dialogisme. L'auteur affectionne les scènes d'entretiens, de rencontres où assertions et ripostes s'entremêlent, que ce soit un dîner chez les Sollers-Kristeva (elle a préparé un clafoutis pour le dessert) ou un huis clos du comité stratégique de Mitterrand. La narration verse parfois dans la forme théâtrale, les répliques des personnages étant indiquées à la suite de leur nom. Et quand nos héros voyagent à l'étranger, les phrases en italien et en anglais s'entrelacent à la prose en français. Ces manifestations de « plurilinguisme » bakhtinien témoignent de la souplesse de l'auteur, capable d'intégrer dans son texte des vecteurs discursifs allant dans toutes les directions. Les langues, les discours, les idéologies s'entrecroisent et s'appuient les uns sur les autres pour composer une construction verbale destinée à célébrer, toujours avec une pointe d'ironie, la puissance de la parole.

Au début du roman, l'inspecteur Bayard feuillette *Le Roland-Barthes sans peine*, un pamphlet écrit pour ridiculiser la « nouvelle critique ». Il fronce les sourcils devant ces blagues réservées aux initiés, à ceux qui connaissent déjà les codes. Il se dit, mécontent, « qu'il s'agit d'un livre pour intellos, pour que ces parasites d'intellos puissent rire entre eux. Se moquer d'eux-mêmes : suprême distinction ». Peut-être *La septième fonction du langage* est-il aussi un livre pour intellos, mais au moins ceux-ci y trouveront de quoi se réjouir. Ils découvriront là un univers de connivence érudite qui accomplit l'exploit de donner à rire sans que les penseurs cités perdent de leur sérieux. ■

LA SEPTIÈME FONCTION DU LANGAGE
Laurent Binet
Grasset, 2015, 495 p.

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ? COMMANDEZ-LES EN LIGNE !



Suivez-nous sur Facebook et Twitter

www.inconvenient.ca